

Conduite accompagnée

D'un bond, Jacques grimpa sur l'aile de son Piper Arrow blanc et s'engouffra dans la cabine. Il se glissa sur le siège, derrière le manche à balai, referma la portière et rangea ses cartes de vol à portée de main ; enfin il boucla la ceinture.

Malgré une matinée largement entamée, il y avait peu d'agitation sur le petit aérodrome privé de Romanin ; une poignée de mécaniciens, quelques pilotes et un camion-citerne qui livrait du kérosène. Dès le lever du jour, une épaisse couche nuageuse s'était accumulée, d'un bout à l'autre de l'horizon, empêchant tout vol par manque manifeste de visibilité. A regret, Jacques avait donc dû patienter au bar, devant un double whisky soda, en espérant une éclaircie.

Il préférait voler aux aurores, mais l'idée d'admirer la polychromie chatoyante du levant ne l'avait jamais effleuré. Cette habitude lui était venue en prenant des leçons de pilotage avec un moniteur alcoolique, un certain Jacky ; en arrivant tôt sur l'aérodrome de Romanin, il avait toutes les chances de le surprendre encore à jeun. Une fois sa licence de pilote amateur décrochée, Jacques avait choisi de rester dans ce modeste aéro-club où il avait pris ses habitudes. L'ambiance était détendue et les membres du club se montraient, en général, discrets et courtois. Quant à Jacky, six mois plus tard, un atterrissage raté l'avait définitivement transformé en « rampant », plaqué au sol sous une lourde dalle de marbre noir. Dans son cas précis, on pouvait invoquer non pas le verre de trop, mais bien la bouteille. Sacré Jacky !

Le contact mis, l'hélice entra en action et le moteur fit entendre son bruit régulier. Jacques passa en revue sa check-list avant de diriger son appareil vers la piste où il l'aligna pour le décollage.

Après une courte attente, il reçut l'accord de la tour de contrôle et mit les gaz. Délaissant l'unique piste goudronnée de l'aérodrome, le monomoteur, baptisé « L'alizé », s'éleva dans les airs et s'éloigna du long ruban gris et des modestes hangars pour décrire un large arc de cercle.

Les lotissements alentour s'apparentaient à une forêt de tuiles orange qui croissait de mois en mois, engloutissant les terres agricoles, enserrant le modeste aérodrome, menaçant de le submerger.

« Bientôt, les habitants rédigeront une pétition exigeant la disparition des avions, pensa Jacques. Ils se prévaudront de la sécurité de leurs familles et obtiendront gain de cause au nom de ce fichu principe de précaution. La ville s'agrandira encore plus, cela fera davantage d'impôts locaux dans les caisses et le maire pourra augmenter grassement son salaire. Ils y trouveront tous leur compte. Sauf nous. »

Dès qu'il eut atteint l'altitude de deux mille pieds, Jacques jeta un coup d'oeil aux instruments de bord – tout était normal – vira légèrement sur la droite et s'orienta direction plein sud. Depuis quelques semaines, il feuilletait les guides touristiques de la région à la recherche d'un village isolé pour y abriter un petit nid d'amoureux. Sa nouvelle assistante – une rousse pulpeuse – s'était révélée férue d'heures supplémentaires et pressée de gravir les échelons de l'entreprise. Et Jacques appréciait le « travail » sous toutes ses formes ; à bonne distance de son épouse, cela allait de soi. Car non seulement celle-ci appartenait à la catégorie redoutée des « caractérielles possessives », mais elle détenait également la majorité des actions de la société. Ce qui incitait son mari à la prudence.

Il avait arrêté son choix sur un charmant hameau niché au creux d'un vallon avec des maisonnettes en vieille pierre et toiture ardoisée, et d'étroites ruelles tapissées de genêts. « Un véritable quatre étoiles de l'ennui ! » sous-entendait la publicité en insistant sur les mots :

calme, sérénité, quiétude. Si cette visite aérienne confirmait sa première impression, il se rendrait, dès que possible, sur place en voiture pour s'enquérir d'une location.

Les prémices de l'automne s'avéraient idéales pour ce genre de promenade. La nature arborait ses plus belles couleurs pour paraître à son avantage et mélangeait le pourpre, le caramel et le safrané dans les vignes ou les futaies.

Jacques s'en contrefichait totalement. Si piloter le passionnait, c'était à cause du réel plaisir qu'il éprouvait à se sentir seul maître à bord de son monomoteur. Il aimait dominer la machine comme il aimait dominer ses employés, son entourage, ses proches. Les écraser de son mépris, leur envoyer leur inutilité en pleine figure. Ils n'avaient jamais rien d'intéressants à dire. Des médiocres ! Rien que des médiocres.

Sortant de ses pensées, Jacques remarqua des cumulo-nimbus qui, poussés par un vent malicieux, s'empressaient d'encombrer un recoin du ciel ; leur couleur sombre ne laissait rien présager de bon, leur embonpoint non plus. Tant pis. Il suffirait d'écourter la promenade après le survol du hameau, surtout avec une météo qui se révélait aussi instable.

A cet instant, son monomoteur survolait un paysage où se mêlaient prairies rougies des derniers coquelicots et montagnes aux sommets blanchis de neiges éternelles. Jacques jeta un coup d'œil à l'anémomètre qui lui confirma que la vitesse était correcte.

« L'alizé » vira à nouveau sur l'aile et perdit un peu d'altitude, traversant, au passage, une volée d'hirondelles. Affolés, les oiseaux s'éparpillèrent, dessinant dans le ciel de fines marbrures noires.

– Quelle beauté ! Je ne m'en lasse pas, prononça soudain une voix émue.

Jacques sursauta si fort que l'appareil effectua une légère embardée.

– Soyez prudent ! Un accident est si vite arrivé.

Jacques tourna la tête et découvrit, avec stupeur, qu'un passager se tenait à ses côtés. La trentaine, cheveux châtons, un visage poupin, il était assis, ou plutôt affalé, dans son siège.

Il portait un jean en velours qui tentait de contenir son ventre grassouillet et une chemise à carreaux mauve et jaune qui attestait de son mauvais goût vestimentaire.

– Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? s'exclama Jacques en ouvrant des yeux stupéfaits. Quand êtes-vous monté à bord de mon appareil ?

– Oh la la ! s'esclaffa l'inconnu avec un rire chevrotant. Une question à la fois, vous voulez bien, Jacques ? Cela ne vous ennuie pas que je vous appelle par votre prénom ? Moi, c'est Maurice. Depuis quand suis-je à bord ? Depuis le décollage, c'est évident. Vous auriez pu éviter cette question stupide, vous ne croyez pas ?

– Euh..., fit bêtement Jacques, décontenancé par la situation.

Avant qu'il n'ait recouvré son sang-froid, son passager se mit à fredonner : « Pourrrrant, que la montagne est bel-leu... » Puis il avoua dans un soupir : La nature a toujours eu pour effet de me rendre mélancolique. Vous aimez Jean Ferrat ? Moi, j'adore ses chansons.

Pendant cette tirade bucolique, Jacques s'efforça de retrouver ses esprits. Il n'avait pas regardé derrière son siège avant de décoller (il n'en avait jamais vu l'utilité jusqu'à ce jour) ; le passager clandestin – comment l'appeler autrement ? – avait dû s'y cacher pendant que l'appareil était entreposé sous le hangar.

– Dès que j'aurai posé mon avion, tu t'expliqueras avec la police, espèce de sale bâtard... !

– Maurice, le reprit gentiment l'inconnu. J'insiste.

Jacques faillit lâcher le manche pour empoigner « Maurice » mais, en plein vol, il valait mieux y renoncer. Il saisit le micro et s'efforça d'entrer en contact avec la tour de contrôle... Il ne capta qu'un mélange de craquements et de sifflements.

– C'est inutile, mon cher Jacques. Une zone orageuse est en train de grossir dans les environs. La météo n'est vraiment pas terrible depuis lundi ; par contre, on devrait avoir un beau week-end. J'irai peut-être à la pêche, je n'ai pas encore décidé.

Jacques abandonna après trois tentatives infructueuses et se résolut à effectuer un demi-tour. La présence d'un intrus dans son Piper Arrow lui était intolérable ; il opéra un changement de cap et reprit de l'altitude.

Ce qui enthousiasma le clandestin :

– Quel excellent pilote, vous faites, Jacques ! Tout en douceur, sans à-coups. Je déteste les à-coups. Figurez-vous que, la dernière fois, j'avais affaire à un pilote débutant. Eh bien, vous n'allez pas me croire, j'ai eu envie de vomir tout au long du trajet. Et pourtant je détiens un certain nombre d'heures de vol.

– Parce que « monsieur » est un as du pilotage, je présume ?

– Oh ! Ne vous moquez pas de moi. Je me contente d'être passager, cela suffit dans mon job. A propos, puisqu'on aborde le domaine professionnel, vous traînez derrière vous une sinistre réputation de chef d'entreprise. Ou dois-je dire de « coupeur de têtes » ? Un gros chiffre d'affaires, un bénéfice en hausse pour la quatrième année consécutive, des actions qui ont pris quinze pour cent en un an mais vous en êtes, malgré tout, à votre troisième plan social ! Cela représente combien de licenciements au total ?

– ...

– Vous n'avez pas la mémoire des chiffres ? Etonnant pour un patron qui les manipule à longueur d'année ! Je pencherais pour six cent vingt personnes, à une dizaine près. Tous ces malheureux ne pourront plus payer leurs factures, nourrir leurs enfants. Certains se retrouveront même à la rue, à mendier une pièce pour essayer de survivre.

Jacques brandit un poing menaçant en direction du clandestin.

– Je te jure que dans trente minutes tu me diras qui tu es ou je te ferai cracher tes tripes !

Maurice croisa les mains sur son ventre rond et sourit.

– On ne se connaît pas, c'est vrai, mais j'ai tellement entendu parler de vous. En bien

ou en mal, cela dépend de la personne. Par exemple, prenons vos actionnaires. Ils sont ravis de voir autant d'argent tomber dans leur poche. Ils ne cherchent pas à savoir quelles magouilles vous avez réalisées pour y parvenir, le chuchotement des billets endort leur conscience. Du côté de vos employés, le refrain est différent. Vous leur avez offert un travail, un salaire, et quand vous les jetez à la rue, ils vous insultent. Autant d'ingratitude, c'est incroyable !

Machinalement, Jacques se livra à quelques vérifications et rectifia sa ligne de vol. Cette conversation prenait une tournure qui le désorientait et l'excédait.

– Tu n'es pas monté dans mon avion par hasard. Tu me connais, j'en suis certain.

– Seulement de réputation, Jacques, je vous l'ai dit. Bon c'est vrai, je le confesse, je suis ici dans un but précis et j'ai donc pensé qu'un tête-à-tête serait tout indiqué pour cette petite conversation « entre hommes ». Tiens, c'est amusant que vous parliez de hasard ? Vous qui adorez contrôler votre entourage.

S'interrompant net, Maurice pointa l'index pour désigner un point noir loin devant eux.

– Un aigle royal ! Regardez comme il tournoie dans le ciel. Il cherche sa proie, un lièvre peut-être. Dès qu'il l'aura repérée, il fondra sur la pauvre bête qui finira déchiquetée par de puissants coups de bec. Une horrible fin, vous ne trouvez pas ?

Sans attendre de réponse, Maurice se mit à fredonner : « Quand soudain, ssemblant creu-ver le ciel, et venant de nulle paaart, surgit un ai-gleu-noir. Ah ! Barbara...Quel talent ! »

Maurice jeta un coup d'œil à Jacques qui gardait le silence.

– On m'a rapporté qu'il y aurait eu un léger incident, la semaine dernière, au cours d'une partie de chasse. Un aigle, semblable à celui-ci, aurait été abattu. C'est une espèce protégée et la loi est très sévère en pareil cas. Vous auriez pu avoir des ennuis si vous n'aviez pas payé grassement les chasseurs qui vous accompagnaient. L'argent, ça simplifie la vie, à

condition d'avoir un coffre-fort rempli à ras bord. Vous êtes bien d'accord avec moi, Jacques ? Oui, c'est évident.

Obligé de tenir le manche pour garder son appareil en vol, Jacques cherchait qui, dans son entourage, avait pu renseigner si précisément ce sale type ; quelqu'un qui connaissait chacun de ses faits et gestes. Subitement, une idée lui traversa l'esprit.

– Un détective privé. Mais bien sûr ! Qui te paie ? Mes concurrents ! S'ils croient qu'ils obtiendront ma démission en mouchardant cet accident de chasse à la police, ils se trompent lourdement. Avec de bons avocats, je m'en sortirai sans difficulté et il faudra qu'ils inventent une autre astuce pour m'éliminer.

Jacques se tourna vers Maurice, guettant une confirmation, mais celui-ci fit « non » de la tête.

– Alors c'est... ma femme ! Elle veut divorcer et elle t'a engagé pour me surprendre en flagrant délit d'adultère.

Maurice éclata de rire et son ventre tressautait sous la chemise à carreaux. Plusieurs minutes lui furent nécessaires pour retrouver son calme.

– Vous êtes impayable, Jacques, réussit-il à dire, les larmes aux yeux. Un flagrant délit d'adultère ! Avec laquelle de vos maîtresses ? (Il se mit à compter sur ses doigts) Votre secrétaire particulière, la conseillère municipale qui vous a aidé à obtenir un terrain pour une bouchée de pain, votre dentiste – celle-là est tout à fait ravissante. Je dois en oublier une ou deux, voyons... Mais oui ! La femme de votre meill...

– Ça suffit ! protesta Jacques, pressé d'interrompre ce vilain déballage de sa vie pas très privée. Tu diras à ma femme qu'elle n'obtiendra jamais le divorce, plutôt crever !

– Ne dites pas une chose pareille ! implora Maurice en perdant aussitôt son sourire. Vous allez attirer le mauvais oeil sur nous.

Comme pour lui donner raison, un coup de tonnerre roula dans le lointain tandis que les nuages s'accumulaient, menaçants.

Maurice ouvrit les bras pour souligner son propos :

– Et voilà ! Moi qui suis superstitieux, je ne parle jamais de malheur.

Jacques renouvela sa tentative pour contacter la tour de contrôle, ne capta que des bruits parasites.

– Il ne manquait plus que ça pour me pourrir la vie. Saleté de journée !

– Pourquoi vous contrarier ainsi, Jacques ? Ce n'est qu'un orage et, après tout, vous saurez poser cet avion sans leur aide.

– Ferme-là, pilote de jeu vidéo ! J'ai besoin du feu vert de l'aérodrome pour atterrir, sinon je risque de heurter un appareil au cours de l'approche.

La foudre illumina les nuées, créant un magnifique « sons et lumières », promettant une fin de vol mouvementée.

– On fonce droit dedans, tu va te faire secouer, mon vieux, dit Jacques en se parlant à lui-même.

– Pas de problème, répondit Maurice en tapotant la ceinture de sécurité qui suivait la courbe de sa taille.

Encore une poignée de secondes et l'appareil s'enfoncerait dans la tourmente. Jacques allait perdre tout contact visuel avec le sol et ne pourrait plus se fier qu'à ses cadrans pour le guider. Il surveilla l'altitude.

Chahuté par une bourrasque, « L'Alizé » commença à tanguer tandis qu'une kyrielle d'éclairs striait un ciel qui virait à l'encre noire.

– Vous avez déjà atterri par un temps aussi exécrationnel ? demanda Maurice d'une voix bizarre.

Jacques lui jeta un regard de travers et ne put retenir un rictus. Son passager semblait

mal à l'aise.

– Tu regrettes d'être en ma compagnie, mon cher Maurice ? Quel pleutre tu fais ! Sur ce coucou, les commandes sont mécaniques : si la foudre nous touche, seule la radio sera endommagée.

– Oh ! Je n'ai pas peur, affirma Maurice malgré son teint verdâtre. C'est à vous que je pense. Moi, rien ne peut m'arriver.

– A moi ? Petit rigolo. Si cet avion plonge, on sera deux à s'exploser sur le sol.

– Euh... Jacques ? Il faut que je vous avoue une chose importante...

– Garde tes confidences ! J'ai du mal à tenir l'avion avec ces fichues rafales de vent qui nous baladent dans tous les sens.

Mais Maurice ne tint aucun compte de sa protestation :

– Je ne suis pas détective, Jacques, je suis... le diable. Enfin, plus précisément, l'un de ses représentants. Comme les faux pères Noël que l'on voit déambuler dans les rues en décembre et qui s'époumonent avec leurs « Joyeux Noël à tous ». Vous voyez de quoi je veux parler ?

« J'ai embarqué un fou dangereux à mon bord ! pensa Jacques et l'angoisse s'insinua en lui. S'il devenait violent et se jetait sur moi ? »

Surpris par l'absence de réponse, Maurice songea qu'il s'était peut-être présenté de façon maladroite. Il tenta de rattraper son erreur.

– Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas un diable qui crie « Joyeux Noël », ni aucun autre slogan du style : « Mon enfer c'est un vrai paradis » ou « Zy va chez Lucifer un vrai D.J. d'enfer ».

Il y eut un nouvel éclair, et les nuages se vidèrent, noyant le Piper Arrow sous des torrents d'eau qui frappèrent bruyamment la carlingue.

– Sacré nom de Dieu !

– Oh, inutile de l'appeler à votre secours, Jacques. Il y a longtemps que vous ne l'intéressez plus, IL vous trouve désespérant. Moi je dirais : intéressant. Vous êtes un modèle de dépravation de haut niveau et j'apprécie votre style. Mon patron aussi.

La radio émit soudain un grésillement et une voix nasillarde leur parvint :

– Fox Tango Charly, Romanin Tour, répondez ?

Jacques ressentit un énorme soulagement et s'écria :

– Fox Tango Charly, demande atterrissage d'urgence !

– Bien reçu Fox Tango Charly.

Aveuglé par les trombes d'eau, Jacques ne distinguait plus rien autour de son appareil, et il serrait si fort le manche à balai entre ses mains, pour contrôler l'inquiétant mouvement de balancier des ailes malmenées par le vent, que ses jointures blanchissaient sous l'effort. Il était parvenu à perdre de l'altitude et devait être en train de survoler la plaine. Avec un peu de chance, il réussirait à apercevoir la tour de l'aérodrome.

Un violent éclair embrasa l'atmosphère et foudroya l'avion. Le tableau de bord s'éteignit, se ralluma.

– Je suis désolé, Jacques, dit gentiment Maurice tandis que sa silhouette s'effaçait lentement.

– Attendez, att..., bégaya Jacques qui n'en croyait pas ses yeux.

Cédant à la peur, il tenta d'agripper son passager clandestin mais sa main ne rencontra que le vide.

Soudain, il y eut une trouée et Jacques entra aperçut les hangars de Romanin. Il amorça la descente, cherchant la piste des yeux, quand une forme noire surgit brusquement devant lui, toutes ailes déployées.

– Non ! Pas ça !

L'aigle fracassa la vitre comme un boulet de canon, projetant des morceaux de verre à

travers tout le cockpit. Jacques éprouva une douleur vive à la tête, le manche à balai lui échappa des mains. Dans une semi inconscience, il perçut le bruit du Piper Arrow qui tombait en vrille. Un liquide chaud se mit à lui couler sur le front, le long du nez ; des gouttes de sang s'écrasèrent sur sa veste.

« Je suis blessé. Je dois redresser l'appareil... »

Et soudain la voix de Maurice résonna à ses oreilles :

– Désolé, Jacques, mais à cet altitude vous n'avez aucune chance de vous en sortir. On se retrouve à vos funérailles, devant votre pierre tombale ça vous convient ? Je serai ravi de vous présenter mon patron. Je suis sûr qu'il vous plaira.

F i n

** Claude Jégo – Tous droits réservés*